



HAL
open science

“ Un jardin pour soi ”

Catherine Chomarat-Ruiz

► **To cite this version:**

| Catherine Chomarat-Ruiz. “ Un jardin pour soi ”. Plumes d’Orfée, 2014, 5. <hal-03848950>

HAL Id: hal-03848950

<https://hal.science/hal-03848950v1>

Submitted on 11 Nov 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Carte blanche

La parole à Catherine Chomarat-Ruiz

Philosophe, Catherine Chomarat-Ruiz est professeur en sciences de l'art à l'Université de Valenciennes. Ses travaux d'épistémologie portent sur les qualités de l'architecture, des villes et des paysages dans lesquels nous vivons.

Un jardin pour soi

Pourquoi les jardins ? : les réponses semblent être multiples. Se nourrir, partager un moment et se souvenir d'une enfance campagnarde, renouer un contact avec la nature au sein d'une existence urbaine, éduquer au vivant et à la biodiversité, recouvrer la santé, cultiver la beauté de l'éphémère... Et, à chaque réponse, un genre de jardin paraît correspondre : potager ou nourricier, partagé ou communautaire, pédagogique voire thérapeutique, d'agrément. Ces allées-là, rectilignes et sans surprise, qui font se correspondre finalité et genre de jardin, sont bien ratissées. Au-delà des buts et des catégories qu'identifie l'histoire de l'art, chacun pourrait néanmoins exprimer de façon plus personnelle ce qu'il cherche en créant ce type d'espace. Pourtant, si on me pose la question de façon plus insistante, comme en cette Carte Blanche, ma réponse demeure unique. On fait un jardin pour soi ou, plus exactement, pour dire quelque chose de soi. Il n'y a donc de vrai jardin, ou plutôt il n'y a de vérité du jardin que dans l'autobio-



Castille, vue depuis la toiture du château © Pierre Thibaut

graphie qui, tel un rhizome, le sous-tend et en constitue la raison ultime. J'ai enseigné l'histoire des jardins pendant plusieurs années, j'en ai visité pour des motifs professionnels ou par pur plaisir, en France et en Europe. Cette idée s'impose à moi. Pourquoi ? Quelles conséquences faut-il en tirer ? Ne connaît-elle pas d'exception ?

Propriété privée et fantôme identitaire

Tout jardin suppose une clôture, un espace qui demeure privatif. On y cultive des légumes et/ou des fleurs, par nécessité ou par loisir, et il faut que l'on puisse jouir du fruit de son labeur. Il est donc indispensable de protéger ses cultures de ceux qui pourraient les cueillir ou les dévaster. Gregorio de los Ríos, auteur d'un des plus anciens traités de jardins, conseille, non sans refléter les préjugés de son époque : « Que le jardin soit toujours fermé à clef, préservé des pages et des femmes, parce qu'il n'y a pas de sauterelle ni de chenille plus mauvaise pour le jardin que ceux-là⁽¹⁾ ». Cette nécessité de la protection, voire de la possession du terrain et des récoltes, relègue l'idée de partage au second plan. Elle fait de la notion de « jardin partagé » un oxymore, car il y a toujours les habitants avec qui on partage les produits, les moments où l'on se retrouve pour savourer les cueillettes ou humer les bouquets et ceux avec qui, en dehors de la famille, des amis, des voisins, on ne partage pas. Les exclus, les envieux, les indifférents. Jardin et générosité ne faisant pas bon ménage, ce petit espace clos, que nous aimons tant, recèle quelque chose de profondément immoral.

Cependant, ce n'est là qu'une première raison, élémentaire, pour laquelle on fait toujours un jardin « pour soi ». Les jardins, leur composition, c'est-à-dire tout à la fois leur structure géométrique et leurs plantations, varient en fonction des époques et des civilisations. Les jardins dits « à la française » exprimeraient le goût du 17^{ème} siècle pour la symétrie, la régularité, la maîtrise du végétal. Instrumentalisé à des fins politiques, ce type d'aménagement fournirait au monarque le moyen de donner son absolutisme en spectacle à la cour,



Castille, la colonnade © Pierre Thibaut

à ses sujets et à l'Europe entière. Dans *Les Jardins de l'intelligence*, qu'il dédie à Maurice Barrès, Lucien Corpechot souligne ainsi que « les jardins ne sont plus seulement une joie pour le cœur mais une satisfaction pour la raison. Ils sont de la nature intelligible⁽²⁾ ».

Que l'expression « à la française » ait été inventée après coup, dans le contexte nationaliste du début du 20^{ème} siècle, pour faire l'éloge de la clarté rationnelle et cartésienne des Français, ne change rien à l'affaire ! Le jardin est un reflet de soi, non ce que l'on est réellement. Il présente l'image arrangée d'une identité ou, mieux, le fantôme identitaire de ce que l'on voudrait être, en l'occurrence la plus grande puissance d'Europe. Le désir de puissance motive des jardins que, le temps passant, on n'a jamais dessinés que pour soi.

Derniers jardins

Ces deux explications-là donnent une image assez peu flatteuse des jardins. Elles en constituent peut-être la face obscure. Car il y a aussi des jardins qui incarnent autrement le geste de concevoir, pour soi, ce type d'espace. Le parc du baron de Castille, sis à Uzès, dans le Var, en est un bon exemple⁽³⁾. Alors qu'il hérite du titre et du domaine, en passe d'acquiescer une formation à laquelle sa place de cadet ne le destinait pas, le jeune Gabriel complète l'éducation dispensée en tant que page, à Versailles, par des voyages.

Il fait son Grand Tour, se rend notamment en Angleterre, en Italie et, sur place, visite quantité de domaines et leurs jardins. Il se forme à l'art, aux antiquités, à leurs représentations imaginaires, et s'intéresse aux gravures de Piranèse et aux urnes, aux colonnes, aux tombeaux dont elles foisonnent.

L'histoire de ce parc est en réalité complexe. De 1788 à 1795, le baron agence la structure générale et, invisible aux regards, dissimulé derrière le château, le labyrinthe. À partir de 1796 et jusqu'en 1809, il y élève un cénotaphe dédié à Epiphane du Long, sa première épouse (1796), quatre stèles indiquant les dates importantes de sa vie, une colonne dédiée à l'Empereur et le Carrousel, à l'image de celui élevé par Napoléon Bonaparte (1805), qui lui a rendu son titre. Durant la même période, il place un faisceau de trois colonnes dans le cimetière et une autre colonne ornée d'une urne, tout deux dédiés à la mémoire d'Édouard, fils du baron, mort à Essling. Enfin, de 1810 à son décès, survenu en 1825, notre bâtisseur se souvient des femmes qu'il a aimées en élevant des cénotaphes disposés dans le labyrinthe. Enfin, il fait bâtir un temple qui aurait dû servir de tombeau à Herminie de Rohan, sa seconde épouse (1825)⁽⁴⁾. En guise de sépulture, il se réserve une dalle anonyme, sous le porche d'entrée du cimetière, surmonté d'une urne funéraire.

Ce rappel historique suffit à s'en convaincre. Ce parc relève d'une autobiographie parce qu'il exprime l'impossibilité à faire le deuil des êtres que le baron de Castille a chéris⁽⁵⁾. De façon plus

1 - Gregorio de los Ríos, *Agricultura de jardines*, 1592 ; *Agriculture des jardins*, Paris, éditions de l'Éclat, traduit de l'espagnol par Catherine Chomarat-Ruiz, 2007, p. 29.
2 - Lucien Corpechot, *Les Jardins de l'intelligence*, Paris, Émile-Paul, 1912, p. 108. La citation est extraite de Simone Bernard Griffiths, Françoise Le Borgne, Daniel Madelénat (dir.), *Jardins et intimité dans la littérature européenne : 1750-1920*, Clermont-Ferrand, Presses Universitaires Blaise Pascal, coll. Révolutions et romantismes, 2008, p. 16.

3 - Catherine Chomarat-Ruiz, *Le Jardin et le parc de Castille*, Paris-Besançon, éditions de l'Imprimeur, 2005.

4 - Pour une chronologie plus précise, cf. Chomarat-Ruiz, *Le Jardin et le parc de Castille. Concevoir l'espace, approcher les lieux*, op. cit., p. 161 et suivantes.

5 - Pour une lecture plus complète de ce labyrinthe, voir Catherine Chomarat-Ruiz, « Initier au mensonge d'une mort héroïque, à l'impossibilité du deuil... L'ambition des labyrinthes dans les parcs français, au tournant du 18^{ème} siècle », dans *Le jardin comme labyrinthe du monde. Permanence et métamorphoses d'un imaginaire de la Renaissance à nos jours*, Auditorium du Louvre, Colloque organisé par Hervé Brunon, 26 mai 2007 ; Musée du Louvre éditions - Presses Universitaires Paris-Sorbonne, 2008, p. 151-170.



Les Folies Siffait, terrasse © Pierre Thibaut

précise, il est dédié aux vies multiples qui composent une seule existence d'amant, d'époux, de père, d'ami... Le baron y retrace sa vie et celle de ses proches, comme si les deux versions de son autobiographie écrite demeuraient insuffisantes, inadéquates, à dire ce qu'il est. De fait, ces monuments sont porteurs des récits de vie possibles. À la mort de son fils de dix-neuf ans, le baron complète la plupart des inscriptions figurant sur les cénotaphes : il indique le lien qui attachait telle ou telle personne à son seul héritier.

Ce parc autobiographique permet la fidélité aux événements réels d'une vie tout comme la fiction. Il dit une altérité radicale de soi à soi, la singularité d'une existence toujours multiple. N'exprime-t-il pas ainsi l'universelle finalité autobiographique des jardins ?

Plus proche de nous dans le temps, le cinéaste et plasticien Derek Jarman a lui aussi réalisé un jardin, un « dernier jardin » qui, situé face à la centrale nucléaire de Dungeness, témoigne de la rudesse de la nature et de son combat contre la maladie⁶. Cette autobiographie n'a pas emprunté au registre du funéraire – cénotaphes, colonnes funèbres, urnes – pour dire la vie et ses possibles. Ce sont en

effet les galets polis par la mer, un pieu rejeté par les vagues, une aubépine arrivée là grâce à un coup de vent qui sont devenus les signes d'une existence faite de rencontres heureuses. Mais la finalité d'un jardin exprimant l'essence autobiographique de tout jardin s'y expose sans détour. Sans doute mieux que le cinéma ou les arts plastiques, patrie d'origine de Derek Jarman, n'auraient pu le faire. Vraisemblablement parce que, même s'il prend un parti très architectural, comme dans le cas du baron de Castille, l'art des jardins a pour spécificité de composer avec du vivant qui croît et meurt. De tous les arts, il est le seul dont le matériau, éphémère, est en parfait accord avec son sujet humain, promis au trépas.

Conséquences, exception pédagogique

Ayant eu à travailler sur le parc de Castille pour en assurer la protection patrimoniale, j'ai trouvé cette réponse au pourquoi des jardins, à leur finalité et signification. L'objet jardin m'était devenu transparent, le mystère des jardins était percé grâce au parc d'un baron un peu fou. J'ai cherché à dépasser cette première expérience en m'attachant à des jardins contemporains, explicitement autobiographiques. C'est ainsi que j'ai écrit une interprétation du jardin de William Christie, en montrant les paradoxes que recèle cet espace. J'ai même voulu tester la véracité de cette essence autobiographique en demandant au propriétaire/concepteur une postface au livre que j'ai publié avec la complicité de Pierre Thibaut, photographe⁷. Ce qu'il a accepté. La confirmation escomptée n'apportait cependant rien de plus à ma conviction d'avoir dévoilé le secret des jardins. J'ai alors arrêté d'écrire le livre dédié aux Folies Siffait, un lieu extraordinaire, suite labyrinthique de terrasses donnant sur la Loire, près d'Ancenis⁸.

Depuis, quand je rencontre un jardin explicitement autobiographique, comme peut l'être La Petite Escalère⁹, que Dominique Haim et sa petite équipe font vivre avec courage et générosité, je fais appel à mes doctorants. En l'occurrence, Aline Gheysens se penche sur ce jardin privé qui, au bord de l'Adour, à Saint-Laurent-de-Gosse, abrite depuis les années 70 une cinquantaine de sculptures, dont des œuvres de Rodin, Bourdelle, Léger, Miro, Matta, Oteiza, Calder, Goldsworthy¹⁰... Il lui revient de démêler les fils d'une histoire où le père de l'actuelle propriétaire, Paul Haim, marchand d'art et écrivain, collectionnait des sculptures que son épouse peintre, Jeannette Leroy, s'employait à faire disparaître sous un fouillis végétal des plus organisés ! Il lui incombe de porter plus loin, plus haut, la question du jardin que l'on fait pour dire quelque chose de soi mieux qu'une autobiographie écrite n'aurait pu le faire...

Il n'en reste pas moins une sorte d'exception, le jardin pédagogique, dont la mise en œuvre vise moins à dire quelque chose de soi qu'à transmettre des connaissances et à apprendre aux enfants, ou aux adolescents, à dire quelque chose d'eux-mêmes. Envisagés dans le cadre collectif des écoles, au sein du dispositif « Imaginaire et Jardin » de Plaine commune, une agglomération de communes de Seine-Saint-Denis, les jardins dont Aline Hébert-Matray accompagne l'émergence ne disent rien – ou presque – d'elle-même ou des intervenants professeurs des écoles, conférenciers, artistes, paysagistes, qui participent à l'expérience depuis les années 2000¹¹. Ce sont les jeunes qui y apprennent quelque chose, car le jardin sert ici de support pluridisciplinaire à l'apprentissage des fondamentaux : la lecture, l'écriture, le calcul, les sciences de la vie et de la terre, etc. Ce sont eux qui comprennent aussi comment concevoir l'espace du jardin, le représenter, l'imaginer. Ce sont encore eux qui expérimentent toutes

les difficultés et la richesse d'un rêve collectif, avant de passer à la réalisation du projet. Et s'ils y apprennent à exprimer/explorer quelque chose d'eux, c'est toujours en lien avec leurs camarades.

La finalité autobiographique du jardin, comprise sous l'angle de l'individu participant à la vie d'un groupe, compte autant que la finalité pédagogique. À propos d'une expérience soutenue par l'Écolothèque de Montpellier agglomération et le Centre de ressources « Nature et environnement », en 2004, Philippe Mahuziès le confirme. Son rôle de chargé de mission « Sciences et développement durable » est d'accompagner chacune des expériences, pas de la conduire pour soi. Et s'il s'agit de créer des jardins dans les écoles primaires, le but est autant de former enseignants et élèves à l'observation, à petite échelle, du vivant, que d'acquérir un « savoir-vivre » et un « savoir-devenir » ensemble¹².



Les Folies Siffait, vue sur la Loire © Pierre Thibaut

6 - Derek Jarman, *Derek Jarman's garden*, London, Thames & Hudson, Photographies by Howard Sooley, 1995..

7 - Catherine Chomarat-Ruiz, *Jardin de paradoxes*, Arles, Actes Sud, 2007.

8 - Catherine Chomarat-Ruiz, « Un jardin-labyrinthe en bord de Loire », dans *Le Monde* 2, 12 janvier 2008, p. 49-51.

9 - La Petite Escalère : <http://www.lpe-jardin.org/fr/residences/>

10 - Aline Gheysens, « Le Jardin comme dispositif de vision du temps », dans *Projets de paysage*, le 18/10/2012 :

http://www.projetsdepaysage.fr/fr/le_jardin_comme_dispositif_de_vision_du_temps

11 - <http://lemuz.org/profil/676>

12 - Philippe Mahuziès, *Jardin et jardinage un terreau fertile pour la formation continue des enseignants au primaire*, Mémoire de Maîtrise en éducation, Université du Québec à Montréal, 2008, p.21



Méditation cyclique n°167, vue de dos © Aline Gheysens

Ce ne sont là que deux exceptions exemplaires parmi toutes celles qui doivent exister, notamment en Aquitaine. Mais elles restent des « sortes » d'exception à la règle du jardin autobiographique. Si l'éducation a pour but de nous apprendre à exister et non pas simplement à vivre, au sens où un végétal ou un animal vivent de leur vie biologique, elle explique l'étrange nécessité que les êtres humains éprouvent de doubler leur vie du récit de leur existence. Le jardin pédagogique, qui apprend le vivant, la vie et l'existence humaine est en définitive plus une figure « exceptionnelle » du jardin autobiographique qu'une exception !

On sait que Roland Barthes était originaire de Bayonne et qu'il se souvient de la lumière du Sud-Ouest pour soutenir, en fin de compte, qu'il n'y a de paysage que de l'enfance⁽¹³⁾. Si, pour grandir, tout être humain doit quitter cet âge-là et faire le deuil de son paysage, il trouve peut-être une issue dans le jardin. Le jardin autobiographique se com-

prend ainsi comme le témoignage d'une existence adulte, libre, dont on peut, pour partie, décider. Le paysage, même s'il nous appartient de le fabriquer, de le modifier en l'aménageant, n'est à la disposition de personne. Mieux, il nous préexiste et, d'une certaine façon, il s'impose à nous, nous enchaîne et nous retient dans les charmes ou les souffrances de notre plus jeune âge. Nous pouvons certes franchir les Pyrénées dès lors que nous nous fixons cet objectif, nous prouver ainsi notre liberté de mouvement et d'action. Mais le massif ne commence-t-il pas à s'imposer à nous ? Sans adopter la thèse déterministe de Montesquieu qui fait du climat, des reliefs et de la géographie physique en général un déterminant, le paysage n'influe-t-il pas sur notre personnalité ? C'est ainsi que, le jardin, en son essence autobiographique, nous arrache et nous sauve de notre destin paysager.

Catherine Chomarat-Ruiz

Je défends l'idée que l'on crée toujours un jardin pour soi,
pour dire quelque chose de soi et que, par conséquent,
tout jardin est autobiographique.

13 - Roland Barthes, « La lumière du Sud-Ouest », dans *L'humanité*, 1977 ; rééd. dans *Incidents*, Paris, Seuil, 1987, p. 20 et suivantes.



Méditation cyclique n°166, vue de côté © Aline Gheysens